Brigitte Giraud, roman "Vivre vite" (2022)

**Si mon frère n’avait pas garé sa moto dans le garage de la nouvelle maison**

Cela ressemble à un jeu d’enfant. Ou à une phrase qu’on apprend à construire au cours élémentaire : Mon frère gare sa moto au garage. Sujet, verbe, compléments.

J’ai toujours été obsédée par la place de chacun. Qui fait quoi dans ces lieux intimes, les appartements, les maisons que nous habitons, qui dort dans quelle pièce, qui fait la sieste sur le canapé du salon, qui monopolise la salle de bains. Comment on circule dans les couloirs et les escaliers, comment on s’évite, comment on se gêne et s’épie. Comment on organise nos vies sur ces extensions que sont les balcons, les terrasses, les cabanes de jardin, les garages.

C’était la première fois que nous disposions d’un garage à domicile. Et c’était un privilège dont nous avions conscience. Claude louait jusqu’à présent un box collectif à trois cents mètres de l’appartement pour sa Suzuki, juste en face de l’école primaire. Ceux qui vivent avec un motard savent l’attention portée au garage, pour ne pas dire l’obsession. Depuis toujours, et après qu’il se soit fait voler plusieurs motos, le concept de garage faisait partie de son quotidien, son coût, son éloignement, la liste l’attente sur laquelle il fallait s’inscrire pour finir par en disposer. Sans compter que le garage est aussi l’endroit où le motard bricole, et entrepose clés de 12, huile de moteur, lubrifiants et autres peaux de chamois pour faire briller les chromes. Nos conversations étaient truffées de références à ce lieu obligé, dont la plus fréquente : Je vais bricoler au garage. Le garage était l’indispensable prolongement de l’appartement, un domaine réservé, dans lequel je n’avais rien à faire, trop nu, trop rêche, trop humide, hostile en somme. Un endroit où je n’avais pas les codes, où je ne savais pas où mettre les pieds sans prendre le risque de me salir, de marcher sur une tache d’huile ou de renverser un bidon. Et puis ça puait.

Après l’école, Claude bricolait souvent au garage, et notre fils n’ignorait rien de la façon de changer l’ampoule d’un phare ou retendre le câble d’un frein. C’était avant les freins à disque, je sais. Le garage était l’endroit où le père et le fils parlaient une langue sans mots, faite de gestes techniques et de la patience qu’il faut pour éclairer, avec une lampe électrique, la zone à rafistoler. C’était leur domaine secret, leur union complice, leur vie sans moi.

…

Quand Claude et son fils rentraient du garage, ils avaient le plus souvent les mains gelées et les joues rouges. Et du cambouis sur les genoux du pantalon. Ils avaient dans les yeux cet éclat que j’aimais.

Je repousse le moment de parler de la moto de mon frère. Celle qu’il a garée dans le garage de la nouvelle maison. Cette moto sur laquelle je dois faire une focale. Parce que ce n’était pas n’importe quelle moto.

**Pourquoi Tadao Baba, l’ingénieur japonais qui a révolutionné l’histoire de la firme Honda, entre-t-il par effraction dans mon existence**

…

J’aurais aimé rencontrer Tadao Baba, l’ingénieur nippon à l’origine de la création de cette impressionnante moto. J’ai cherché à voir son visage par tous les moyens, j’ai découvert un portrait qui l’affiche, souriant, plein de charme, une cigarette à la main et les dents un peu jaunies. Dans sa soixantaine éclatante. J’ai même trouvé des tee-shirts à son effigie, belle gueule, mèche poivre et sel (photograph by Roland Brown), et inscription en capitales : BABA. 50 % cotton/50 % polyester blend. Soldés à 14,91 euros sur le site de vente Pixels Shopping. En parcourant le site, je trouve aussi cette même photo de Tadao Baba, Honda Fireblade designer, imprimée sur une gamme entière de produits dérivés, coffee mugs, bath towels, tote bags, spiral notebooks, shower curtains, duvet covers, yogamats, iPhone cases ou greeting cards. J’en déduis que Baba est une star. Je reste sidérée. Un rideau de douche à son effigie, tout de même.